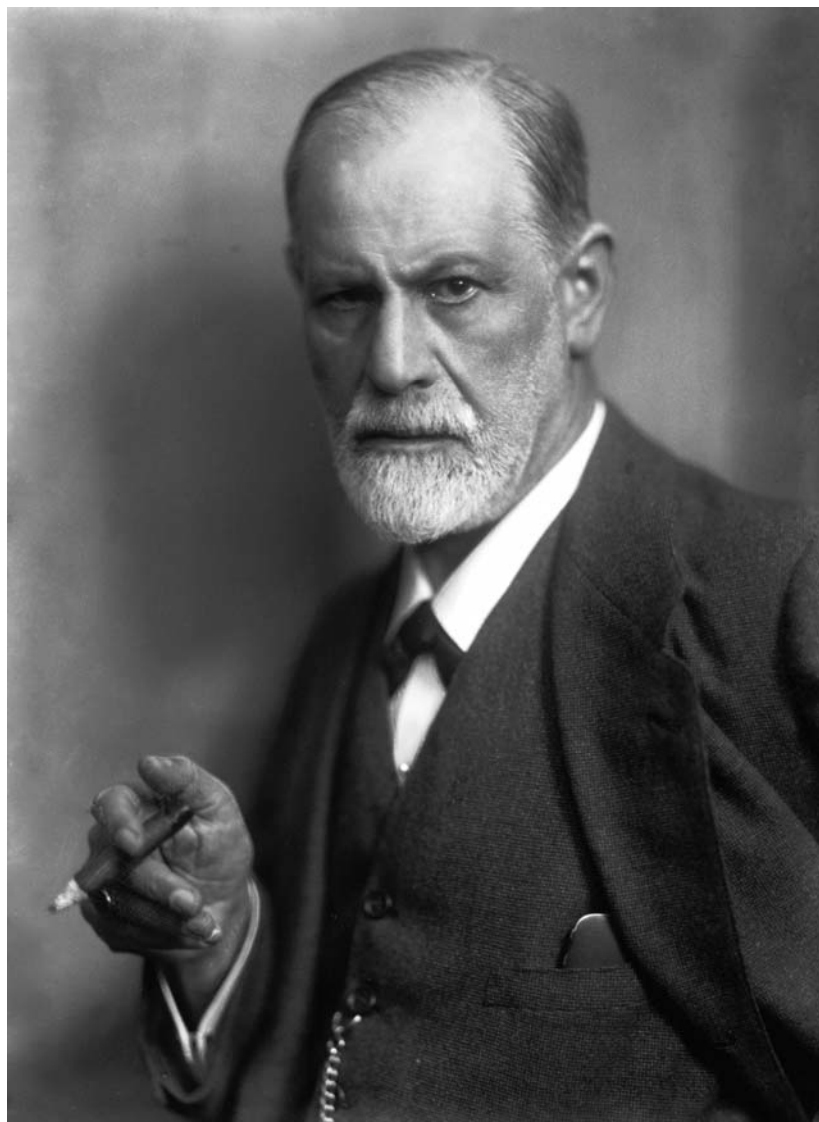


VILLE HÔPITAL SYNERGIE RÉSEAU **CORRESPONDANCES** SYNERGIE RÉSEAU VILLE HÔPITAL

ADDICTIONS, INFECTIONS VIRALES, SOUFFRANCE PSYCHIQUE

150^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE FREUD **FREUD ET LES DROGUES**



CONTACT

7 allée Saint-Exupéry Sarcelles, Tél./fax : 01.39.86.32.80., E-Mail : rvh.synergie@wanadoo.fr

HORS-SÉRIE 1



SOMMAIRE

FREUD

Freud rencontre la cocaïne, le tabac et la morphine - une aventure humaine

Par le Dr Gérard DANOU, médecin à l'hôpital de Gonesse et Docteur ès Lettres p.4

HASCHICH

Les mangeurs de haschich - Littérature et Cannabis au XIX^{ème} siècle

Par Emmanuel MEUNIER, chargée de prévention au CSST Rivage p.12

FREUD ET LA COCAÏNE, EDITORIAL DU DR GILLES NESTER

Cette année 2006 commémore le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Sigmund Freud et c'est l'occasion de nous intéresser aux débuts de sa carrière de médecin et de chercheur, période marquée tout à la fois par la volonté de contribuer aux développements scientifiques de l'époque et par le désir d'une reconnaissance de ses pairs. C'est animé d'une foi de chercheur que Freud fut amené à explorer les effets de la cocaïne, dès qu'elle fût découverte et isolée à partir de la feuille de coca.

L'engouement du jeune Freud pour la recherche a commencé avec l'usage de la cocaïne sur sa propre personne, ce qui était une habitude fréquente dans la médecine d'alors, en vue de tester les propriétés d'un nouveau médicament. Les effets de la drogue étaient particulièrement faits pour plaire à Freud ; lui, qui se plaignait de ses céphalées et de sa neurasthénie, y trouvait un remède souverain. Freud utilisait la cocaïne sur et pour lui-même, mais aussi en vue de se faire un nom dans la communauté scientifique et trouver un moyen de reconnaissance symbolique.

Son étude des propriétés de la cocaïne débute en avril 1884 et il en fera un usage qui se poursuivra pendant douze années. Il s'enthousiasme pour la cocaïne (qui n'est pas encore considéré comme une drogue festive) et se déclarera favorable à son usage dans le traitement de la neurasthénie, comme dynamisant et comme anesthésiant. Il en fera de son côté un usage créatif et mondain, annonçant des pratiques que notre société connaît bien. Plusieurs textes évoquent cette relation complexe à la drogue : 'De la cocaïne' (« Uber Coca ») raconte

l'histoire de l'usage de la coca dans l'Histoire, et notamment en Amérique du Sud, d'où elle a été importée. Dans 'Cocaïnomanie et cocaïnophobie', l'inventeur de la psychanalyse défend la coca contre ceux qui l'accusent d'être un produit dangereux. Enfin, dans les lettres à Martha Bernays, sa future femme, on découvre un Freud intime et amoureux, racontant comment il échappe aux dîners ennuyeux grâce à cette chère substance, capable de lui « délier la langue »... Freud et nombre de scientifiques de l'époque comme Merck, Parke et Davis ont fait la même apologie du produit et de ses effets, espérant y trouver des applications dans le traitement de la douleur, de l'asthénie,...ou même de l'alcoolisme !

Freud attendait beaucoup de l'impact de ce travail sur la société médicale de l'époque. Malheureusement pour lui, la reconnaissance scientifique revint à son ami d'étude Carl Koller qui découvrit l'action anesthésiante de la cocaïne sur l'œil. Du jour au lendemain, Koller se fit une réputation internationale car, grâce à cette découverte, les interventions chirurgicales en ophtalmologie devenaient possibles.

Freud fut très déçu d'avoir négligé cet aspect de la recherche et de voir le succès lui échapper. Déception renforcée par l'inconstance des résultats de sa recherche dans les applications thérapeutiques de la cocaïne, inconstance par trop liés à la subjectivité des effets de la drogue. Le décès de son collègue et ami Fleischl, dépressif et morphinomane, du fait d'une utilisation de la cocaïne excessive de la cocaïne prescrite par Freud comme analgésique et en injection sous-cutanée, achève sa désillusion.

La butée de la subjectivité

Ce que Freud ignore encore, dans ce « ratage inaugural », c'est qu'au travers de sa rencontre de la butée de l'action de la coca sur la subjectivité, il appréhende déjà les « principes universels » de la subjectivité. Freud trouvera écho de cette difficulté chez Charcot, avec la butée de l'anatomie « contre » l'hystérie.

La recherche sur la subjectivité est aussi au centre des préoccupations de nombre de scientifiques, intellectuels et artistes de l'époque car à travers les recherches sur l'hypnose, le rêve, la neuroanatomie, la nosographie psychiatrique, les psychotropes ou les drogues...c'est bien de cette même expérience subjective qu'il est question. Les deux articles qui suivent nous replacent dans le contexte de cette période. Ils ont été présentés lors de notre dernière réunion du réseau Synergie, le 1er juin 2006.

Nous espérons qu'ils contribueront à stimuler notre réflexion sur la subjectivité, question cruciale dans notre temps où l'évaluation est érigée en dogme au nom d'un scientisme objectiviste. On observe, d'ailleurs, à l'occasion de ce cent cinquantième anniversaire de Freud, un acharnement redoublé des détracteurs de la psychanalyse qui s'en prennent avec virulence à son fondateur.

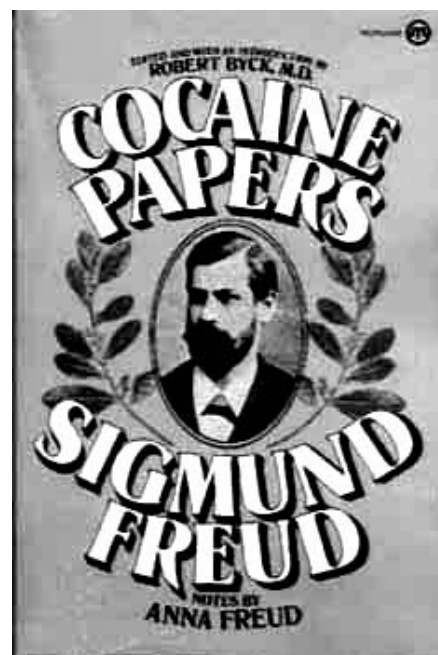


Ils se sont empressés de mettre en avant la cocaïnomanie de Freud pour tenter de discréditer son œuvre, en se gardant de la restituer dans son contexte historique et sans reconnaître la rigueur scientifique et l'excellence littéraire dont il fit preuve dans ses écrits sur la coca.

Au terme de ces douze années d'usage, Freud publie ses premières œuvres majeures : en 1895, les *Etudes sur l'hystérie* et *L'Esquisse d'une psychologie scientifique*, en 1900, *L'interprétation des rêves* (*Traumdeutung*).

Quelques cent ans après les essais de traitement de l'alcoolisme et de certaines morphinomanies par la cocaïne, les opiacés de substitution sont proposés, aujourd'hui, dans le cadre d'essais thérapeutiques, pour traiter aussi l'alcoolisme. La connaissance des addictions et leurs approches thérapeutiques sont encore en pleine évolution, on peut en attendre de nombreux développements. Pour ce qui est des traitements de substitution aux opiacés, souvent controversés depuis leur introduction, un de leurs apports majeurs pourrait bien résider dans l'ouverture à la subjectivité qu'ils favorisent, contrairement à ce que peuvent affirmer ses détracteurs, là encore animés par une idéologie antiscientifique et confuse.

Nous vivons depuis ces dix dernières années un virage à 180 degrés dans la prise en charge des toxicomanies. L'éclairage historique choisi aujourd'hui nous permet ainsi d'introduire le thème de notre prochaine réunion du réseau Synergie sur les traitements de substitution à l'occasion du dixième anniversaire de leur introduction en France.



FREUD RENCONTRE LA COCAÏNE, LE TABAC ET LA MORPHINE - UNE AVENTURE HUMAINE

Par le Dr Gérard Danou, médecin à l'hôpital de Gonesse et Docteur ès Lettres

En creusant toutes les choses humaines, vous y trouverez l'effroyable antagonisme de deux forces qui produit la vie. Honoré de Balzac

Ami de la psychanalyse

Quand Emmanuel Meunier et Gilles Nester au nom du réseau Synergie, m'ont proposé de travailler sur le thème " Freud et les drogues " à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Freud, j'ai accepté avec plaisir, tout en rappelant que ma place n'était pas celle d'un psychanalyste, d'un psychiatre ou d'un expert supposé de la chose freudienne. Mais je n'interviens pas ici non plus de mon unique place de médecin du centre anti-douleur de l'hôpital de Gonesse, habilité et habitué à prescrire diverses drogues antalgiques selon l'usage social du discours médical.

Je suis aussi là ce soir simplement, pour paraphraser Jacques Derrida, en " ami de la psychanalyse ". En effet, au cours de ma formation littéraire, j'ai appris à lire certains textes de Freud qui font maintenant partie de ma bibliothèque intérieure, de " mes propriétés " comme disait Henri Michaux.

C'est à ce titre, que je me sens en amitié avec le mouvement de pensée impulsé par Freud. D'autant que cette amitié ne requiert ni l'exclusivité ni l'acquiescement inconditionnel.

Atmosphère viennoise

Le remarquable itinéraire de Freud est inséparable du contexte médical, social et politique de ce que l'on a coutume d'appeler la " Vienne fin de siècle " au cœur de l'Empire Austro-Hongrois. Or cet Empire commence, bien avant la Grande-Guerre, à vaciller tant sur ses bases territoriales qu'à son sommet. Les frontières se réduisent, la famille impériale elle-même est atteinte dans son image symbolique, imaginaire et bien réelle.

Cette crise autoritaire et identitaire (politico-sociale et sexuelle surtout masculine) conférait au panorama social une atmosphère mélancolique, fascinée par la mort et nihiliste, rappelait H. Broch dans un grand texte sur Hofmannsthal et son temps : à quoi bon, tout se vaut, tout est interchangeable !

La haute société viennoise fin de siècle, était parcourue par deux principaux courants éthiques : l'un bourgeois (aussi bien chrétien que juif) attaché aux valeurs morales traditionnelles dites victoriennes et respectueuses de la Loi, du travail et généralement du progrès scientifique ; le second plutôt aristocratique, auquel les artistes tenteront de ressembler. L'aristocratie donnait une image dilettante et dandy, ouverte aux idées de la modernité tournée vers la sensibilité et la vie des pulsions. Il ne conviendrait pas non plus d'oublier dans ce contexte, l'important courant antisémite qui traversait la société viennoise et son milieu médical, si bien qu'il était difficile aux médecins juifs, même très brillants, de gravir les plus hauts échelons de la hiérarchie.

Des écrits pamphlétaires dits " noirs "

On lira à ce propos la pièce d'Arthur Schnitzler, Pr. Bernhardi, emblématique de cet état d'esprit. L'histoire personnelle et sociale de Freud, le devenir de son ambition longtemps inexprimée, est incompréhensible sans un bref rappel de ce contexte (beaucoup trop succinct ici - on se référera aux ouvrages cités).

Bien entendu, je suis comme beaucoup consterné par le climat actuel de suspicion qui règne sur Freud et la psychanalyse.

Les écrits pamphlétaires dits " noirs " qui circulent sont pour la plupart si grossiers qu'ils ne méritent pas l'attention sinon de noter qu'ils s'inscrivent (comme le souligne E. Roudinesco) dans un courant général visant à discréditer rageusement (comme des enfants haineux et en colère) toute la complexité d'une culture avec ses penseurs dont nous sommes redevables à ce jour. Aussi ce texte se veut autant un acte de résistance intellectuelle qu'un hommage modeste à Freud.

Un hommage à Freud médecin

Un hommage à Freud médecin, au sens plein du mot, à la dynamique de sa pensée, à son ouverture vers des disciplines qui regardent ailleurs comme la littérature et les mythologies, et à sa lucidité sans illusions sur le primat de la raison.

Freud est sans doute le dernier grand Aufklärer dans la lignée de Goethe qu'il aimait citer parmi d'autres, et dont le signifiant diffère d'une seule lettre de freude, à savoir la joie.

Les années cocaïne et le pré-analytique : 1884-1895

Les " années cocaïne " de Freud se situent dans sa période nommée pré-analytique (i.e avant la parution en 1895 de la Traumdeutung, en français, L'interprétation des rêves). A cette époque Freud est un jeune médecin neurophysiologiste. Il publie quelques articles médicaux pour obtenir ses diplômes. Issu d'une famille pauvre, il cherche à " se faire un nom " en médecine ; il veut aussi épouser la jeune et douce Martha Bernays, fille du grand rabbin de Hambourg. Il lui faut trouver une voie originale de recherche. C'est alors qu'il s'intéresse à la cocaïne, à la suite de récents articles scientifiques américains sur ce produit.

La cocaïne avait été expérimentée sur des soldats pour ses effets stimulants. Freud va l'essayer sur lui-même. Enchanté des résultats contre la fatigue et ses accès de " déprime ", il la conseillera à Martha et à des amis dont son collègue Von Fleischl qui était devenu morphomane. Freud espérait guérir l'abus de morphine par la cocaïne qui semblait alors sans effets secondaires remarquables.

Son article le plus complet sur la cocaïne : " Über coca " est un très beau texte non seulement précis mais enthousiaste sur le produit en question (une panacée), ce qui était parfaitement conforme à l'époque dont l'attention suspecte était surtout dirigée contre la morphomanie de plus en plus courante avec l'invention des seringues. L'article princeps de Freud se révèle aussi remarquable par sa qualité d'écriture (Freud désirait devenir un dichter, plus qu'un écrivain, un poète) par son enthousiasme pour la botanique, pour l'histoire culturelle et pour l'ethnologie. On sait que Freud a eu l'intuition de l'hypoesthésie de la langue par la cocaïne, et qu'il en a fait part à son collègue Koller, chercheur en ophtalmologie. Alors que Freud quitte Vienne pour rendre visite à Martha dans le nord de l'Allemagne, Koller creuse l'intuition de Freud, réalise des expériences sur les animaux, découvre l'anesthésie cornéenne et publie la communication scientifique qui le consacra au regard du monde médical. Freud accusera Martha avec un certain humour, d'être la cause de son " échec devant le succès ".

Pourquoi Freud n'est-il pas allé au bout de sa découverte ?

Or il est intéressant de s'interroger sur les raisons pour lesquelles Freud n'est pas allé au bout de sa découverte. On peut en retenir au moins trois, chacune mêlant de près la cocaïne et la vie affective de Freud.

a) - La cocaïne allait tuer son ami Von Fleschel à qui Freud recommandait des doses énormes pour le désintoxiquer de la morphine. Or Fleischel devint cocaïnomane. Freud fut attaqué vivement par le milieu médical viennois pour sa défense de la coca ; c'est à ce propos que Schnitzler prit son parti en écrivant dans la revue médicale de son père le Pr. Schnitzler très célèbre à Vienne.

b) - La cocaïne aurait dû le rendre célèbre et lui permettre d'épouser Martha dans de meilleures conditions sociales et matérielles.

c) Enfin, la cocaïne avait soigné son propre père (Jacob Freud avait été opéré de la cataracte sous anesthésie à la cocaïne et son fils avait même aidé le chirurgien). Or il n'est jamais anodin pour un médecin (et peu recommandé à mon sens) de soigner et encore moins d'opérer une personne chère.

Les liens complexes père-fils sont ici fortement sollicités. Or la question fondamentale qui se pose à Freud comme depuis l'aube des religions monothéistes est celle de la double contrainte suivante : faire comme le père et se rebeller contre lui. Freud illustre ceci dans un beau texte de 1936 adressé à Romain Rolland, Un trouble de mémoire sur l'Acropole.

De quoi s'agit-il ? Freud s'était gravé depuis l'enfance une certaine image de la Grèce, de ses mythes, et bien sûr de l'Acropole temple dédié aux dieux. Bien que redoutant les voyages, il se rend à Athènes. C'est alors qu'il est saisi par un sentiment d'irréalité, une sorte d'inquiétante familiarité (unheimlich). Il doute de la réalité du spectacle, il n'en croit pas ses yeux. Freud interprète ce malaise comme la manifestation d'un sentiment de culpabilité envers son père. En effet jamais celui-ci n'aurait pu songer à réaliser un tel voyage et encore moins maintenant, atteint par la vieillesse. Le fils peut-il s'autoriser à faire mieux que son père, sans un sentiment de culpabilité et de piété filiale, se demande Freud ?

La psychanalyse : une science de l'implication du corps de l'analyste traversé par l'épreuve du langage

Toutefois si la très forte implication affective de Freud allait être cause de son échec de chercheur couronné en neurologie, cette même implication va constituer paradoxalement la condition nécessaire de la psychanalyse à venir qui dérive de son auto-analyse.

La psychanalyse est nécessairement et contrairement à la médecine, une science de l'implication du corps de l'analyste traversé par l'épreuve du langage. La cocaïne servira donc à Freud (jusqu'en 1895, peut-être plus tard) comme stimulant physique (résistance à la fatigue) stimulant intellectuel, et onirique (elle ouvre non à la simulation, mais à l'hallucination).

Il faut aussi rappeler que Conan Doyle, romancier et médecin, invente à la même époque le personnage de S. Holmes qui résout par l'analyse de petits détails, les énigmes policières qui lui sont proposées, sous emprise parfois de la cocaïne et du tabac.

Et dans la Traumdeutung, Freud rapporte au moins deux rêves importants produits sous l'effet de la cocaïne : celui de " L'injection faite à Irma ", et celui de la Botanique.

Mais avant tout, comme Freud le répète plusieurs fois, la cocaïne lui " déliera la langue " empêtrée entre deux forces contraires : la timidité (face à la personne de Charcot et son entourage médico-mondain si bien décrit par Léon Daudet), et le désir encore confus de créer quelque chose de nouveau en contournant le discours médical neurologique de son temps.

Deux faits particulièrement intéressants à cet égard témoignent de la volonté de Freud d'impliquer la personne du médecin dans sa pratique de la médecine. Voyons le premier. Freud assiste à Paris à l'enseignement de Charcot, dont il traduit certaines Leçons sur l'hystérie masculine. Mais la manière dont il les traduit et se met en scène dans la situation, entre Charcot et son public allemand (il interprète donc s'implique subjectivement) montre bien que dès lors, là où le neurologue voit une collection de cas, " la genèse de la psychanalyse reproduit ce moment où aucune collection clinique ne peut venir enfermer ce qu'elle désigne "(Max Kohn). La médecine de l'ère anatomo-clinique évacue tout discours de la souffrance du patient, ce que Freud (comme son contemporain Arthur Schnitzler médecin et romancier) ne peut supporter.

La cocaïne : un embrayeur du langage

Le second fait me semble aussi important à rappeler à tout médecin clinicien. Freud publie en 1895 un petit article dans une revue de neurologie sur la maladie de Bernhardt (irritation du nerf fémoro-cutané, dite mialgie parasthésique, se traduisant sur la surface d'une zone ovalaire en haut et en dehors de la cuisse, par des sensations de fourmillements et de brûlures). Il avait lu les articles princeps de Bernhardt. Et comme Freud en souffrait parfois, il écrivit son article, non comme un cas objectif et désincarné au sens médical, mais en décrivant et impliquant son propre corps douloureux. Il en souffrait, nous dit-il, par intermittences depuis des années, mais les troubles ont réapparu avec intensité, depuis qu'il a connu les travaux de Bernhardt sur le sujet !

Freud lui-même s'est donc laissé saisir par l'effet de suggestion médicale constitutif de la médecine depuis ses origines. Il faut aussi rappeler dans le même sens que dès les Etudes sur l'hystérie rédigées avec Breuer en 1895, Freud note dans un passage resté célèbre que ses observations se rapprochent bien plus de l'intuition du romancier que de la froide objectivité médicale.

Je n'ai pas toujours été psychothérapeute. Comme d'autres neurologues, je fus habitué à m'en référer aux diagnostics locaux et à établir des pronostics en me servant de l'électrothérapie, c'est pourquoi je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas ce cachet sérieux, propre aux écrits des savants. Je m'en console en me disant que cet état de choses est évidemment attribuable à la nature même du sujet traité et non à mon choix personnel. Le diagnostic par localisation, les réactions électriques, importent peu lorsqu'il s'agit d'étudier l'hystérie, tandis qu'un exposé détaillé des processus psychiques, comme celui que l'on a coutume de trouver chez les romanciers, me permet, en n'employant qu'un petit nombre de formules psychologiques, d'acquiescer quelques notions du déroulement d'une hystérie.

Ainsi la cocaïne aura joué chez Freud un rôle d'embrayeur du langage. Alors que les Indiens péruviens mâchent les feuilles de coca pour y trouver euphorie et endurance Freud en " conquistador " en fait l'épreuve pour en révéler la puissance d'agir et les effets de langue. Il n'est pas devenu cocaïnoman, sans doute parce que sa personnalité ne s'y prêtait pas, et qu'il ne ressentait pas le besoin d'augmenter les dosages de ses prises. Alors qu'il sera toute sa vie " accroché " au tabac particulièrement au cigare, dont les effets nocifs les plus graves étaient connus depuis longtemps.

Freud et le tabac : en arrière avec Balzac

En 1838 Balzac écrit un Traité des excitants modernes, réservant au tabac ses critiques les plus vives. Le traité (véritable essai social sur l'habitus) paraît à la suite d'une réédition de la Physiologie du goût de Brillat-Savarin. Balzac déplore que l'illustre savant " après avoir si bien démontré le rôle que joue dans ses jouissances les fosses nasales et palatales, ait oublié le chapitre du tabac ". Certes le tabac n'avait pas encore partout " infecté l'état social ", dit-il, ni changé les fumeurs en " cheminée ". Puis l'auteur de " La Comédie humaine " décrit les embarras digestifs et les modifications salivaires que

les cigarettes et les cigares ('fumer un cigare , c'est fumer du feu', dit-il) induisent en perturbant l'odeur et le goût des aliments.

Et il ne craint pas d'en rajouter, toujours au courant des dernières informations générales et médicales : " Broussais, écrit Balzac, qui fumait beaucoup était taillé en hercule ; il devait sans excès de travail et de cigares, dépasser la centaine ; il est mort dernièrement à la fleur de l'âge. Et encore ceci : " Un dandy tabacolâtre a eu le gosier gangrené, et, comme l'ablation a paru justement impossible, il est mort. "

Freud aime fumer

A peine cinquante ans plus tard, Freud découvre les délices ambivalents du tabac. Vers 1880, il a environ 25 ans, et il écrit à Martha :

" N'est-il pas extraordinaire que je t'écrive tout à coup sur un papier à en-tête tout en fumant des cigares insipides à dix pfennigs? "

" Ta petite lettre et ton paquet m'ont apporté une joie indicible... les cigares sont excellents ... "

" Nous sommes allés au théâtre au Bedener Arena dans une loge où l'on peut fumer "

" Si je n'étais pas obsédé par la misère qui règne à la maison, je me sentirais tout à fait bien. Mais je me sens si vieux ou si faible ou si mauvais que je ne puis rien me refuser. Je mange tout mon saoul, je fume et ne puis rien faire d'autre que ... le regretter ! "

En fait Freud dit très peu de choses sur son addiction au tabac. Elles sont bien connues, que ce soit dans sa correspondance, ou dans son texte autobiographique Ma vie et la psychanalyse, ou indirectement par Ernst Jones son biographe, puis enfin par Max Schur, son médecin des dernières années. L'argument avancé selon lequel la cigarette serait un substitut de l'auto-érotisme est un peu léger. On sait que Freud n'a pas suivi les conseils de prudence des médecins, sauf transitoirement lors de troubles cardiaques gênants. Alors que jamais l'évolution de son cancer de la bouche ne lui fera prendre la décision d'arrêter de fumer ses cigares. Si Freud ne nous éclaire pas sur l'addiction de chacun au tabac, allons encore faire un tour du côté des romanciers et des poètes.

Italo Svevo et le tabac

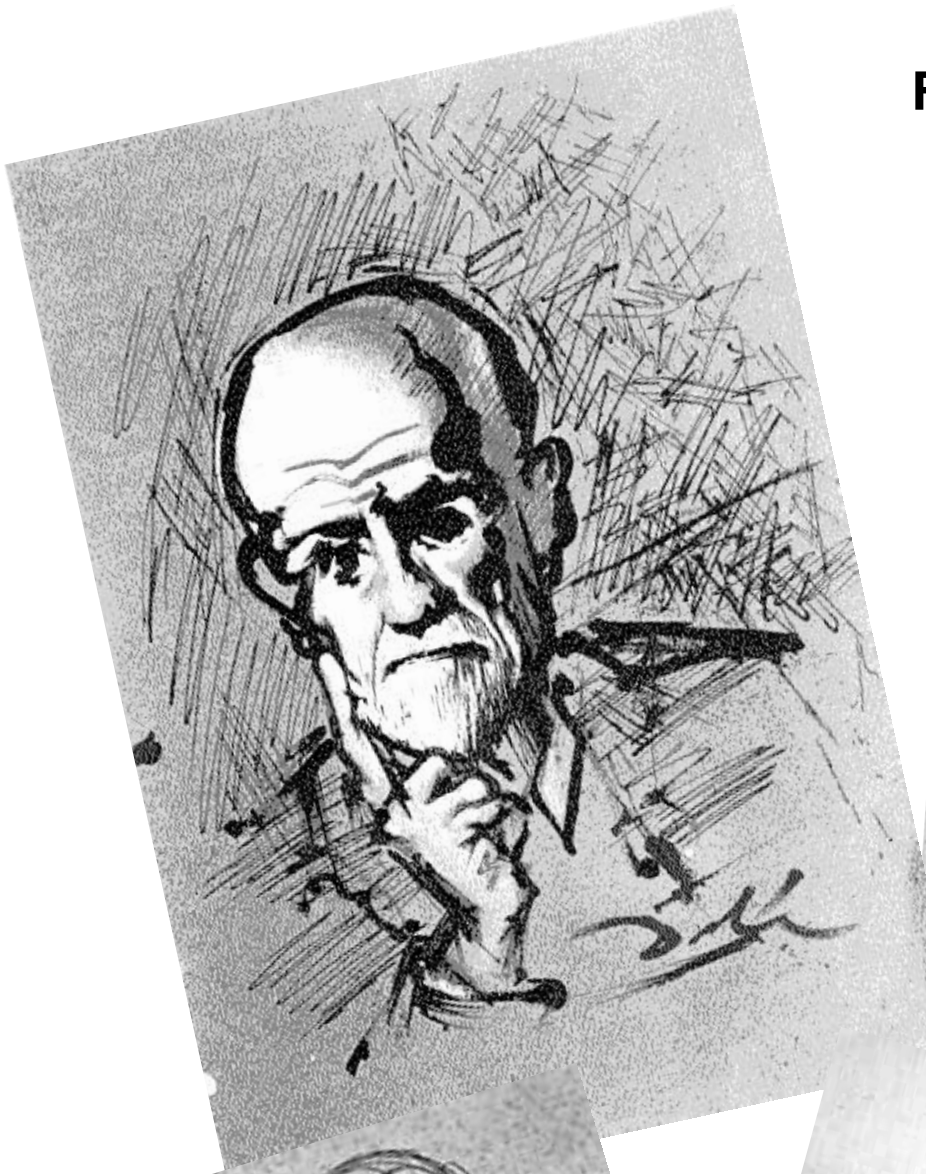
- En 1923 Italo Svevo pseudonyme de Ettore Schmitz, publie sur les conseils de Joyce qui lui donnait à Trieste des leçons d'anglais, un roman assez extraordinaire, La conscience de Zeno, dans lequel le personnage raconte sa vie à son psychanalyste.

Or le fait majeur et redondant du roman tient en la décision impossible à tenir, d'arrêter de fumer. Zeno de cigarette en cigarette fume toujours la dernière. Dans le journal intime de Schmitz, il écrit par exemple en 1896 alors qu'il avait promis (comme son personnage Zeno) à sa fiancée, d'arrêter le tabac : " Sept minutes avant 4 heures de l'après-midi, encore en train de fumer, encore et toujours pour la dernière fois "

Ce qui est étrange et paradoxal ici c'est que prendre la décision d'arrêter le tabac est la condition nécessaire pour continuer, puisqu'il a pris cette décision des milliers de fois. Alors on peut se demander comment se guérir d'une habitude, si le fait de décider de s'en débarrasser assure en fait sa persistance ?

Pour Zeno, dont la vie oisive se consume de cigarette en cigarette, de cendres en cendres, la culpabilité souffrante accompagne sa résolution éphémère (sinon il ne se ferait pas analyser). Curieusement la vie de Zeno est une sorte de non-temps, non pas de temps qui passe, mais de temps qui revient : celui de prendre sans cesse la décision d'agir sans agir. On pense aussi à Baudelaire face au travail social. Dans Mon cœur mis à nu Baudelaire répète qu'il va travailler, qu'il doit travailler, mais qu'il ne le peut pas. Il culpabilise de se dire qu'il le faut, de décider de le faire (parfois avec une prière enfantine à la clef) et ne n'y point pouvoir. Je ne parle pas du travail de l'artiste considéré au XIXe siècle comme un dégénéré, c'est-à-dire non productif, mais du travail social dans la nouvelle organisation économique industrielle et les villes tentaculaires. Tel Bartleby le copiste de Melville, qui toujours " préfère ne pas ", quand on lui demande quelque chose, sinon de continuer à copier, le dandy lui, continue à fumer. Et Apollinaire, dans un poème : " Je ne veux pas travailler, je veux fumer "

FREUD VU PAR



Svevo et Freud : fumer est sublime

Pour Freud il ne s'agit pas de culpabiliser ; dans l'ensemble il fume, aime fumer et en assume les conséquences. Il fume en travaillant, alors que S. Holmes de Conan Doyle ne fume ou ne prend de la cocaïne que généralement pour tromper le rythme de la vie ordinaire, ce " temps uniforme et vide" caractéristique de la modernité selon W. Benjamin, entre deux énigmes à résoudre pendant lesquelles, nous dit-il dans *Le signe des quatre*, il n'a pas besoin de drogues pour aiguïser son esprit.

Quant à Zeno, il se dira guéri quand il arrêtera son analyse pour la troquer contre l'écriture ... sans arrêter de fumer et se consumer. Mais il y a d'ailleurs un fait étrange à souligner. Svevo finit son roman (on est en pleine guerre de 1914 avec ses tranchées puantes et les gaz de combats) sur une note d'un grand pessimisme, annonçant une apocalypse prochaine par l'alliance des machines et des volontés humaines de destruction. Quelques années avant Freud, on découvre dans ce livre de fiction, le même ton sombre et prémonitoire exprimé en 1929 par Freud à la fin de *Malaise dans la civilisation*.

C'est pourquoi on peut avancer que malgré tout le plaisir que Freud (comme Svevo) tire de son tabac, celui-ci comprend une part assumée d'esthétique négative (Kant parlera dans sa *Critique de la faculté de juger*, de sublime). Cette négativité du plaisir se traduirait par la conscience brutale, brève en éclair, en choc, du destin à venir, de la mort. Une sorte d'auto-scopie brève du fumeur en Vanité (un squelette le crâne soutenu d'une main). La cigarette serait alors une expérience non du beau mais du sublime, le rappel de la finitude, la marque fulgurante du destin, la zébrure du fouet de Zorro.

Mais, je l'ai dit, ce n'est qu'une part du goût pour le tabac, de son plus mauvais goût. Une part négative renforcée par la culpabilisation de plus en plus forte des pouvoirs publics, inséparable du puritanisme ambiant et du " politiquement correct ".

L'essentiel est simplement l'évidence que pour un fumeur, fumer est un plaisir toujours recommencé. Mais pourquoi?

Fumer et la cristallisation stendhalienne : l'appropriation illusoire du monde

Dans l'essai du philosophe Richard Klein, cité en bibliographie, l'auteur reprend les réflexions de Sartre sur la cigarette, développées dans *L'être et le néant*.

Or Sartre utilise largement la notion stendhalienne littéraire de cristallisation. Il suffit de regarder autour de soi pour remarquer à l'évidence que fumer est un plaisir dont la dimension jugée positive l'emporte sans difficulté sur la stigmatisation médico-sociale.

Fumer une cigarette c'est avant tout faire une pose, ouvrir une parenthèse dans l'effort social commun, opérer un retrait individuel. Si retrait du monde il y a, qu'est-ce que le fumeur emporte avec lui? Un bout du monde qu'il agence autrement, en désorganisant la temporalité chronologique commune et en fixant sur l'objet cigarette, toute une série plus ou moins vague d'images, de pensées et d'affects.

Si la cigarette comme objet est impersonnelle, dès qu'elle est allumée par ce fumeur-ci, elle lui devient spécifique. C'est en ce sens, me semble-t-il qu'il peut être fructueux de reprendre le concept de cristallisation inventé par Stendhal pour dire la transfiguration par l'imagination, de la femme aimée. Stendhal part d'un exemple végétal :

Aux mines de Salzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la taille d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

On est tenté de rapprocher l'image du rameau de celle d'une cigarette, une "tige" prétexte à noyau de cristallisation des pensées du fumeur qui s'approprie un bloc de monde, un " bloc de percepts et d'affects " dirait Deleuze, et le transfigure à sa manière en le faisant sien, en se l'appropriant, ou comme s'il se l'appropriait, puisque en définitive, il s'incorpore de la fumée et non le monde lui-même. Mais voilà que la cigarette se consume à regret en un court instant, et le fumeur se désapproprie le monde qu'il avait fait sien. Il faut alors en fumer une autre et encore une autre. Aussi arrêter de fumer revient symboliquement à décristalliser le monde (on retrouve le rameau effeuillé par l'hiver) ce qui est insupportable. La vie sans cigarettes vaut-elle alors la peine d'être vécue? Pour arrêter, peut-être faudrait-il déplacer l'objet de cristallisation sur autre chose investi avec une plus grande intensité de plaisir? Je ne saurai répondre ni épuiser la diversité des libertés ou au contraire des déterminismes personnels et sociaux qui agissent dans l'acte de fumer.

Freud : la maladie, la morphine et la mort

La cocaïne fut pour Freud une rencontre médicale de jeunesse liée au pré-analytique. Le tabac au contraire, l'accompagnera toute sa vie. Quant à la morphine elle lui permettra, administrée par Max Schur, en 1939 à Londres, le soulagement de la douleur et la délivrance à sa demande explicite et l'accord de sa fille Anna. A ma connaissance le livre de Max Schur est irremplaçable pour comprendre le rapport de Freud à sa maladie et aux médecins qui sont intervenus sur son corps souffrant depuis 1923, date de la première consultation pour une lésion de la cavité buccale favorisée par le tabac.

Les circonstances du diagnostic, la première biopsie et l'intervention chirurgicale sont pour le lecteur soignant d'aujourd'hui un modèle de réflexion par la négative. Diagnostic hésitant, peur d'avouer la vérité à Freud (qui d'ailleurs la connaissait très bien) intervention par un mauvais chirurgien le beau-frère de Schnitzler, dans un environnement médical fruste et sans surveillance post-opératoire.

Tout un ensemble de situations qui tendent à montrer la complexité de ce qui rentre en jeu quand il s'agit de soigner à la fois un confrère, doublé d'une autorité reconnue de tous. C'est pourquoi après de multiples opérations suivies de radiothérapie et de la pose d'une prothèse, Freud résolut, quand son cancer récidiva, et sachant que la mort viendrait, de se choisir son médecin.

En 1928 il avait eu l'occasion d'observer un jeune interne qui avait (ce qui était fort rare pour un somaticien) été analysé, avait soigné Marie Bonaparte à Vienne. Freud convoqua Schur chez lui.

Il faut citer intégralement ce que le médecin rapporte de ce premier entretien :

Je fus admis lors de notre première rencontre dans l'intimité du sanctuaire, le cabinet de Freud. Il n'y eut au cours de cette rencontre aucune condescendance de la part du maître, du sage, à l'égard du jeune médecin de plus de 40 ans son cadet. La pénétration du regard, les yeux merveilleusement expressifs ne pouvaient m'échapper mais Freud me mit immédiatement à l'aise en me disant qu'il avait apprécié ma façon de soigner Marie Bonaparte. Très vite il me montra qu'il voulait établir une relation médecin-malade fondée sur la confiance et le respect mutuels. Avant de me retracer l'histoire de ses maux actuels il tenait à ce que soient bien comprises les conditions de cette relation. Il me parla de manière assez vague de 'quelques expériences malheureuses avec (mes) prédécesseurs' et me dit qu'il attendait de moi que je lui dise la vérité et rien que la vérité. Ma réponse dut l'assurer qu'il était bien dans mes intentions de tenir cette promesse. Il ajouta alors en me jetant un regard pénétrant : " promettez-moi une chose encore : que lorsque viendra le moment, vous ne me laisserez pas souffrir inutilement ". Tout cela fut dit avec la plus grande simplicité sans trace d'émotion mais très fermement. Nous nous serrâmes la main sur ces mots. Freud mit fin à l'entretien en me déclarant qu'il ne souhaitait pas être soigné à titre gracieux et qu'il voulait payer les honoraires normaux. (Schur, p. 484-485)

Schur et Freud

L'homme médecin Max Schur fut donc chargé de rendre service (thérapeutique veut dire service) à l'homme Freud jusqu'à sa mort en 1939. Il organisa les soins, les diverses consultations spécialisées, les interventions, l'ajustement délicat de la prothèse avec l'aide d'un ingénieur dentiste.

Curieusement, en dépit des souffrances (sauf en phase post-opératoire) Freud ne voulut jamais utiliser d'opiacés. Il accepta une solution locale dérivée de sa vieille amie la cocaïne, c'est tout. Il ne cessa pas de fumer ce qui, nous rapporte Schur, l'aidait à supporter la souffrance.

Quand son état ne lui permit plus ni d'écrire ni de lire et que (nous étions avant l'ère des antibiotiques) la peau de son visage en regard du maxillaire s'infecta, s'ulcéra exhalant une odeur nauséabonde, au point que son fidèle petit chien ne pouvait l'approcher, alors Freud demanda à Schur de tenir sa promesse. Ce qui fut fait à l'aide de la morphine. Sur un organisme fragilisé, dénutri, épuisé, de petites doses sont suffisantes pour lever la garde des dernières résistances vitales à la mort. Freud sombra dans un coma paisible et mourut le 23 septembre 1939 à trois heures du matin. Schur en vrai médecin de famille lui avait tenu la main.

Conclusion : dernières écritures, dernières lectures

Obligé de quitter Vienne, ville autant aimée que haïe, sauvé in extremis des Nazis, Freud s'exile à Londres. C'est dans cette atmosphère périlleuse qui voit la faillite des idées de tous les grands philosophes germaniques issus des Lumières, que Freud se remet à travailler son dernier ouvrage, L'homme Moïse et la religion monothéiste. Ce " roman historique " comme il l'appelle (expression qui exigerait un long commentaire) pose à Freud la question de savoir comment un homme, Moïse, a-t-il pu fonder une religion ? Et comment cette dernière bouleversera l'esprit des hommes. Freud fait sans doute un parallèle avec ses propres travaux et pense à l'avenir de la psychanalyse après la mort de son fondateur...

Toutefois cette insistance à terminer sa vie sur un texte qui interroge la religion (même s'il déplace l'origine de Moïse pour en faire un Egyptien) est malgré tout et paradoxalement d'une grande et lucide humilité (humus, la terre). Freud qui n'espère en aucune eschatologie, n'a jamais renié ses origines.

Dans son autobiographie, il écrit que ses parents étant juifs " il l'est resté ". Il n'oubliera cependant jamais le cadeau de son père, une Bible, celle de Philipson. Ouvrage dans lequel, notons-le au passage, Moïse est nommé l'homme Moïse. Un homme seul face à Dieu.

La peau de chagrin

Dans les dernières semaines de son existence, Freud choisissait particulièrement ses lectures. Selon Max Schur, il aurait lu en tout dernier La peau de chagrin de Balzac. Ceci ne nous étonne pas. Non seulement la puissance de travail d'un Balzac peut se comparer à celle de Freud, et, je crois l'avoir déjà dit, seulement un demi-siècle les sépare. On se souvient de l'argument de La peau de chagrin. Un jeune homme pauvre reçoit une sorte de talisman (un peau d'onagre) qui symbolise le temps d'une vie. A chacun de ses désirs réalisés (argent, amour ...), la peau de chagrin se rétrécit jusqu'à sa disparition et la mort. La nécessité vitale de Raphaël de désirer, concourt inexorablement à faire de sa vie une suite de désirs qui en même temps précipitent le mouvement désirant vers la mort. Pour Balzac, la vie est le combat de deux forces, le jeu de deux principes opposés, dit-il. On est ici assez proche des idées de l'époque sur la notion de vie selon Bichat pour lequel celle-ci est " l'ensemble des forces qui résistent à la mort ", et donc la mort, " l'ensemble des forces qui résistent à la vie ".

Le motif principal du roman est celui de la " dépense des forces vitales, de la vie qui se consume par le désir, la volonté et la pensée ", dit Starobinski

Balzac est proche des idées scientifiques et médicales de son temps mais s'il semble les suivre, dans la dernière partie il s'en détourne, et, ajoute Starobinski : " Il laisse entendre que la science positive 'attriste l'homme' et que ses notions n'ont guère de pertinence en regard des forces psychiques profondes symbolisées par la peau magique. "

Le monde balzacien repose sur cette conception omniprésente dans le tissu social, de forces contraires, l'une aussi tyrannique que l'autre qui combattent ensemble et produisent la vie. Freud ne dira pas autre chose quand il affirmera l'omniprésence des " deux puissances célestes " toutes deux aussi éternelles : Eros, source de vie de désir et d'union, et Thanatos son vieil et destructeur adversaire.

Indications Bibliographiques

I. Introduction :

- Sur l'histoire de la médicalisation et la pénalisation des drogues, lire : J-J Yvoret : Les poisons de l'esprit, Drogues et drogués au XIXe siècle, Paris, Quai Voltaire Histoire, 1992.
- Sur l'atmosphère socio-politique de la Vienne fin de siècle, voir :
- Carl - E. Schorske, " Politique et parricide dans l'interprétation des rêves ", in Vienne fin de siècle, politique et culture, Seuil, 1983, pour la tr. fr.
- W. M. Johnston, L'esprit viennois, Puf, Paris, 1985
- J. Le Rider, Modernité viennoise et crise de l'identité, Puf, Paris, 1990
- Sur ce thème, lire aussi le rêve du comte de Thun, p. 184 de L'interprétation des rêves, et relire aussi de Freud, " Un trouble de mémoire sur l'Acropole ", 1936, Lettre à Romain Rolland, tr. Marthe Robert, in Résultats, Idées, Problèmes II, Puf, 1985
- Sur l'ambiance médicale, lire Schnitzler, 1912, Pr. Bernhardt, Actes Sud Papiers, 1985, et G. Danou : Le corps souffrant, Champ Vallon, 1994 ; G. Danou : " Voix tierces d'A. Schnitzler entre littérature et médecine ", Colloque Le Tiers, 2005, Université de Franche-Comté, (à paraître).

2. Les années cocaïne :

- Pour l'approche historique et chimique lire l'excellent Que sais-je ? de Denis Richard, Puf, 1994, La coca et la cocaïne, et le Dictionnaire des drogues, dirigé aussi par D. Richard, Larousse-Bordas, 1999.
- Tous les textes de Freud sur sa rencontre avec la cocaïne dont le plus complet, Uber Coca, sont publiés et réunis par Robert Byck, Ed. Complexe, 1976.
- Pour les textes médicaux de Freud, et particulièrement sur la maladie de Bernhardt ou mialgie parasthésique, voir : Max Cohn, Freud le yiddish et le pré-analytique, Paris, Bourgois, 1982.

Sur une interprétation de l'affaire de l'anesthésie oculaire ratée par Freud et découverte par Koller, lire aussi Michel Schneider, " Les propriétés de la cocaïne ", Voleurs de mots, Paris, Gallimard, 1985

- Sur l'affaire Koller, voir aussi, Henri F. Ellenberger, 1970, Histoire de la découverte de l'inconscient, Fayard, 1994, p. 456 et 459

3. Sur le tabac :

- Honoré de Balzac, Traité des excitants modernes, Gallimard, Pléiade, Tome XII
- Les lettres à Martha sur le tabac sont citées dans P. Grimbert, Pas de fumée sans Freud, Pluriel Hachette, 1999, p. 37.
- Pour une approche philosophique existentielle et littéraire du tabac, lire le très original essai de Richard Klein, De la cigarette, Seghers, Paris, 1995 - Klein développe la notion de beauté négative ou sublime empruntée à Kant.
- Stendhal, De l'amour, ed. GF (pour la notion de cristallisation)
- Italo Svevo, La conscience de Zeno, 1923, Folio, Gallimard, 1973, n° 439.

4. Freud la maladie et la morphine

- Avant tout cf. le livre de Max Schur (1972) : La mort dans la vie de Freud, Gallimard, Tel, 1975 pour la tr. fr.

5. Conclusion : dernières écritures, dernières lectures

- Honoré de Balzac (1831) La peau de Chagrin, Pléiade, tome X, Études philosophiques.
- Sur Balzac, son rapport au temps et sa conception de la vie : Georges Poulet, Les métamorphoses du cercle, Champs - Flammarion et G. Poulet, Balzac, Études sur le temps humain, tome 2. Ed. du Rocher, et J. Starobinski, Action et réaction, Le Seuil, 1999, pp. 217-222.
- S. Freud, 1929, Malaise dans la civilisation, Puf, 1971
- S. Freud, L'homme Moïse et la religion monothéiste, 1939, Gallimard, 1986

LES MANGEURS DE HASCHICH LITTÉRATURE ET CANNABIS AU XIX^e SIÈCLE

Par Emmanuel Meunier

Les mangeurs de haschich

En 1844, à Paris, se formera, à l'initiative du Dr Moreau de Tour et du poète Théophile Gauthier, une société secrète du nom de " club des hachichins ".

Moreau de Tour est un psychiatre qui a voyagé à travers l'Orient. Il a été remarqué pour ses articles sur la condition des aliénés dans la société musulmane. Il est aussi réputé pour disposer d'une réserve conséquente de haschich. En 1845 il fera paraître un ouvrage intitulé " du haschich et de l'aliénation mentale ", où il établit des liens entre le délire schizophrénique et l'ivresse cannabique. Le personnage de ce médecin apparaît au début d'une nouvelle de Gauthier, justement intitulée " le club des hachichins " (1846), où il est présenté distribuant le haschich aux adeptes du club, distribution qu'il accompagne d'un rituel : " ceci vous sera défalqué sur votre portion de paradis ".

Avant de présenter la nouvelle de Gauthier, il me faut apporter quelques précisions : tout d'abord, le mot " hachichin " signifie " mangeurs de l'herbe ", " haschich " en arabe.

D'autre part, le cannabis était, au XIX^e siècle, consommé sous une forme ingérable : soit sous forme de confiture (dawamesk), soit sous forme de pastilles gingibrées ou chocolatées. Baudelaire observe toutefois qu'" à Constantinople, en Algérie et même en France, quelques personnes fument du haschich mêlé à du tabac ; mais alors les (effets) ne se produisent que sous une forme très modérée et, pour ainsi dire, paresseuse ". Ajoutons que le mot " hachichin " désigne aussi une secte ismaélienne qui a sévi au Liban et en Syrie au XI^e siècle. Les Hachichins utilisaient cette drogue comme un moyen d'approcher leur future existence paradisiaque et pour conforter leur sentiment que la mort était la chose la plus désirable. Leur " Maître " considérait l'attentat et le " martyr " comme des moyens politiques légitimes et il ne se privait pas de terroriser ses ennemis en leur envoyant des " commandos suicides ". Le mot " assassin ", en français, est d'ailleurs une corruption du mot arabe " hachachichin ". J'ajouterais encore qu'au XIX^e siècle la consommation des drogues n'étaient pas illicite, les premières prohibitions datant de 1916.

Romantisme et orientalisme

Il faut aussi replacer la nouvelle de Gauthier dans le contexte de la naissance de l'orientalisme, qui est tendance du romantisme, et considérer que ce mouvement littéraire est structuré par un double mouvement : un mouvement tendant à l'exploration de la psyché et un mouvement de rejet de la modernité. Les romantiques furent des explorateurs de la psyché, mais pas au sens

où l'entendrait un psychanalyste, car s'ils explorent la psyché, c'est pour produire des trouvailles poétiques et nullement pour produire une science. Les romantiques fabriquent plutôt ce que l'on pourrait appeler une " proto-psychanalyse ", une analyse du fonctionnement de la psyché dont la finalité n'est pas la connaissance, mais l'exploration de nouvelles potentialités créatrices.



Ecrivain romantique cherchant l'inspiration dans le haschich, caricature, 1849

Le romantisme est aussi un rejet de la modernité bourgeoise. Certains romantiques expriment leur nostalgie pour des époques précapitalistes, par exemple pour les sociétés médiévales ou agraires. Et l'Orient de Gauthier c'est " les Mille et une nuits ", c'est un Orient perdu, aussi perdues que le sont ces sociétés précapitalistes qui font rêver d'autres romantiques. Peu importe l'objet de nostalgie, ce qui unit les romantiques, c'est le rejet de la marchandisation de l'existence et en tout premier lieu, celle la culture. Ce rejet est exprimé avec beaucoup d'ironie par Gauthier dans une nouvelle intitulée " La mille et deuxième nuits ". Au début de la nouvelle, Gauthier se décrit dans un état de voluptueuse vacuité : " le sentiment de la vie réelle m'abandonnait peu à peu, et j'étais enfoncé bien avant sous les ondes de cette mer d'anéantissement où tant de rêveurs orientaux ont laissé leur raison, déjà ébranlée par le haschich et l'opium ". Le poète est dérangé dans sa quiétude par Schéhérazade elle-même qui vient lui mendier une histoire, car elle n'en a plus à raconter et sera conséquemment exécutée par son époux, " plus affamé de contes que jamais. "

Rejet de la modernité capitaliste

Schéhérazaïde doit inlassablement satisfaire la " curiosité " de son maître, car sa " curiosité seule peut faire contrepoids à sa cruauté ".

Gautier lui répond : " - Votre sultan Scahriar, ma pauvre Schéhérazaïde, ressemble terriblement à notre public ; si nous cessons un jour de l'amuser, il ne nous coupe pas la tête, il nous oublie, ce qui n'est guère moins féroce. Votre sort me touche. "

Suit, alors, un exposé sur des misères du poète contraint à se faire " feuilletoniste " pour survivre. La Schéhérazaïde de Gautier n'est pas seulement une femme-chose entre les mains du sultan, elle est l'incarnation de la marchandisation de la culture, car le propre du marché est d'exiger sans cesse, tel Scahriar, des " nouveautés ", soit sous la forme de biens consommables, soit sous la forme de productions culturelles.

Gautier et le club des Hachichins

La nouvelle de Gautier intitulée " Le club des Hachichins ", parue en 1846, est la relation d'une expérience d'ivresse cannabique. Gautier va trouver grâce à l'expérience du haschich la possibilité de faire émerger un narrateur qui aurait perdu son identité, ainsi que la notion de l'espace et du temps. Le narrateur du " Club de hachichins " entraîné par la puissance de ses rêveries, sent d'abord son Moi s'abolir. Il décrit comment, contemplant une frise, il en vient à s'identifier à l'une des nymphes qui y est représentée, puis comment il s' imagine terrorisé et fuyant devant un très libidineux dieu Pan. Troublé d'avoir le sentiment d'avoir perdu son identité sexuelle, il tente de se ressaisir et s'inquiète de l'heure. C'est alors, que dans une nouvelle rêverie, surgissent des hommes en noir. Ils annoncent et commentent la mort du temps sur un ton d'une banalité choquante, s'échangeant des : le temps " était bien vieux, mais je ne m'attendais pas à cet évènement ; il se portait à merveille pour son âge ", " l'éternité est usée, il faut bien faire une fin "...

Le narrateur tente alors de fuir le club des hachichins, mais l'espace dans lequel il se meut ne lui est plus familier et son corps lui semble incapable de se mouvoir. L'objectif de Gautier est de créer un narrateur dont la conscience ne tiendrait plus dans ses limites habituelles, une conscience émancipée des contraintes de la représentation, incertaine des limites de notre moi et des limites spatio-temporelles.

L'exploration de la psyché par les romantiques vise moins l'exploration de la psyché elle-même que l'exploration de possibilité narrative. L'auteur est un " joueur " qui explore le fonctionnement possible de la psyché, si celle-ci parvenait à se libérer des contraintes qui structurent notre conscience habituelle. Le club des hachichins est finalement un espace ludique, où l'on joue à se réunir comme le ferait des conspirateurs et où l'on joue à perturber sa conscience habituelle. Ce club ne peut manquer d'évoquer les activités ludiques du groupe surréaliste, ses séances de somnambulisme, de spiritisme ou ses jeux de " cadavres exquis ".

Nerval et le calife al-Hakem : cannabis et schizophrénie

Gérard de Nerval est un ami de Gautier, un condisciple ; " nos coeurs étaient frères " écrira Gautier. Nerval va explorer la question du lien entre délire schizophrénique et ivresse cannabique, question qui est au centre du traité de Moreau de Tour. Nerval écrit entre 1840 et 1850, son " Voyage en Orient ". Il contient une nouvelle intitulée " Histoire du calife Hakem ".

En voici un résumé : le jeune calife Hakem, de la dynastie de Fatimide, règne sur le Caire au XI^e siècle. Intronisé dans son enfance, l'essentiel des pouvoirs est concentré entre les mains du régent, son vizir. Etre nocturne, il erre chaque nuit revêtu d'une tenue de mendiant. Une nuit, il découvre une échoppe où se réunissent des sabéens, qui y consomment de l'alcool et du haschich. D'abord outré par ces usages impies, il se laisse peu à peu convaincre d'expérimenter le haschich qui lui sera présenté sous la forme d'une " pâte verdâtre où trempait une spatule d'ivoire ".

L'ivresse cannabique déclenche chez le jeune calife un délire, celui d'être un dieu enfermé dans une enveloppe charnelle, délire qui l'autorise bientôt à concevoir la possibilité de réaliser un désir qu'il s'efforçait jusqu'alors de repousser : celui d'épouser sa sœur, la belle Sétal-mulc. Dans un contexte d'agitation, de disette et d'agression étrangère, la sœur affolée et le régent vont mener une révolution de palais, puis faire assassiner Hakem.

Dans ce conte, le haschich intervient comme un moyen, pour Hakem, d'entretenir son propre délire. Il lui arrive en effet de s'apaiser et de retrouver un sentiment de normalité. " En songeant davantage, pourtant, écrit Nerval, il sentait bien qu'il était homme comme par le passé ; l'hallucination n'ajoutait plus à sa certitude d'être un dieu, la confiance d'une force surhumaine. " Allons, se dit-il, prendre conseil de l'extase. " Et il alla s'enivrer de nouveau de cette pâte merveilleuse. "

Le délire, le corps, l'amour et le sacré

Ce que Nerval veut mettre en lumière en évoquant ces moments où " Hakem arrivait par instant à douter de lui-même, comme le fils de l'homme au mont des Oliviers ", c'est à quel point la sortie du délire peut-être est plus angoissante que le délire lui-même. Car celui qui s'imagine être un dieu dans un corps humain, conserve au moins le sentiment d'avoir un corps, alors que la sortie du délire le plonge dans l'angoisse d'une désincarnation. Le lien entre schizophrénie et ivresse cannabique structure la nouvelle : l'indifférenciation liée au thème de l'inceste est redoublée du thème du " double " introduit par le personnage de Youssouf, jeune homme qui présente une ressemblance physique avec Hakem.

L'autre motif développé par Nerval à propos du haschich est celui de son pouvoir d'exacerbation de la sensibilité, notamment amoureuse. Ce lien entre haschich et sentiment amoureux est notamment affirmé par le personnage d'Avicenne. Le célèbre médecin, de passage au Caire, est invité à l'hôpital pour examiner Hakem que sa sœur vient de faire interner. Avicenne ne se laissera pas abusé par l'apparente lucidité d'esprit qu'affecte le jeune calife, qui invoque un excès de haschich, pour expliquer son trouble " passager ". En le questionnant habilement, Avicenne ne tarde pas à apporter les preuves de la folie d'Hakem. Et pour conclure, il donne une leçon à ses collègues sur le haschich, au cours de laquelle il affirme qu'il est question de " hachichot " dans le " Cantique des cantiques ". L'amour, comme le haschich, ne procure-t-il pas une forme d'ivresse ?

Cette " citation " du Cantique est tout à fait fantaisiste, mais il est révélateur que Nerval associe le haschich à un texte sacré qui relate les amours impossibles de Salomon et de la Reine de Saba.

Peu avant la rédaction de la nouvelle, Nerval est tombé éperdument amoureux de Salèma, une jeune fille druze. Après avoir vaincu tous les préjugés, il avait obtenu des fiançailles officielles. Le projet de mariage a pour Nerval une signification mystique, car il a entrepris une recherche sur des liens entre la religion des druzes et la philosophie des francs-maçons. Il affirme que nombre de Druzes sont des descendants de chevaliers croisés et que la Franc-maçonnerie a une filiation avec l'ordre du Temple ; l'étude comparative des deux sectes lui fait penser que druzes et Francs-maçons seraient en quelque sorte des... " doubles ", l'un étant le miroir oriental de l'autre et l'autre son miroir occidental. Le projet de mariage sera interrompu, car Nerval doit gagner Constantinople pour y être soigné d'une fièvre. Nerval convalescent se " libère " peu à peu de son amour et finit par rompre ses fiançailles avec la belle orientale. Dans son Voyage, Nerval écrit à propos de son projet de mariage : " Puisqu'il est convenu, qu'il n'y a que deux sortes de dénouements, le mariage ou la mort, visons du moins à l'un des deux ". Ce mariage était tout sauf le projet de créer un lien avec une femme, il était un dénouement, une tentative de résolution d'une énigme. On sait que le 26 janvier 1855, Nerval est retrouvé pendu.

Baudelaire et les " badauds du monde intellectuel "

Baudelaire dédiera ses " Fleurs de mal " à Gauthier, le " poète impeccable ", ce qui s'entend dans un sens théologique : incapable de pécher. Tout particulièrement, Gauthier n'a jamais sacrifié au culte de la morale. Le projet de Baudelaire est d'émanciper la conscience des pesanteurs de la morale bourgeoise. Baudelaire voulait donner à la vie moderne l'intensité et la grandeur de la tragédie ancienne. Il aspire, dans un texte sur le Salon des peintres de 1846, à l'avènement de héros sublimes et païens, mais vêtus de redingotes noires, " habit " nécessaire de notre époque, souffrante et portant jusque sur ses épaules noires et maigres le symbole d'un deuil perpétuel ". L'homme moderne est celui qui sait, comme les anciens, qu'il n'est qu'un jouet entre les mains de l'impondérable et qui porte le deuil d'un monde disparu où régnait l'ordre du Père. Dans les " Paradis artificiels ", paru en 1860, Baudelaire distingue les drogues qui révèlent à l'homme sa condition précaire et celles qui la lui dissimule. L'alcool et l'opium entre dans la première catégorie, le haschich dans la seconde. L'alcool et l'opium fabriquent des Dionysos, des ménades et des Orphée modernes qui traversent des enfers citadins.

Et derrière l'éloge de l'alcool, il y a sa fascination pour l'univers d'Edgar Poe, dont il fut le traducteur ; et derrière l'éloge de l'opium, il y a sa fascination pour l'univers de De Quincey qu'il traduit abondamment dans son essai sur l'opium.

Ces drogues et ces traductions sont pour lui l'occasion de nouer des liens fraternels avec ces auteurs. S'agissant du haschich, il en va tout autrement. Son texte sur le haschich, passé une première partie très descriptive, se révèle être une charge contre les " hachichins " modernes, qualifiés de " badauds du monde intellectuel ".



Baudelaire, autoportrait effectué sous l'emprise du haschich

Le haschich, drogue de l'auto-affection

Le haschich est une drogue qui fait enfler le moi, qui le rend hyperbolique. En abaissant le seuil d'anxiété, le haschich permet au premier venu d'aborder les graves questions qui l'angoisseraient en temps normal. Il note ironiquement : le haschich, " c'est une béatitude calme et immobile. Tous les problèmes philosophiques sont résolus. Toutes les questions ardues contre lesquelles s'escriment les théologiens et qui font le désespoir de l'humanité raisonnable sont limpides et claires. Toute contradiction est devenue unité ". Avec le haschich on s'achète " une raison qui triomphe " sans combat et sans souffrance. L'hachichin entreprend sans douleur un travail d'introspection.

Il se laissera d'autant facilement gagner par " le remord " que celui-ci ne lui coûte rien, et pire, il en tirera des bénéfices, car le remord, ce " singulier ingrédient du plaisir ", conduit l'homme s'admirer pour ses qualités morales.

Le haschich est un produit en parfait accord avec l'hypocrisie bourgeoise qui permet au sujet de se mystifier, de dissimuler son individualisme forcené en se peignant sous les traits d'un être moral. Le haschich est la drogue de l'auto-affection, une drogue qui fait de vous " un roi que les passants méconnaissent ".



La fumeuse de haschich
Martinet, gravé par Destouches

Alfred Jarry et le club des Assassins

Alfred Jarry, auteur fort connu pour son Ubu roi, publie en pleine affaire Dreyfus, " Les jours et les nuits, roman d'un déserteur ". Le haschich y intervient de deux manières : d'une part comme un moyen d'émanciper l'esprit des contraintes de la raison rationalisante et d'autre part, comme un moyen d'entretenir le sentiment de la présence de l'être aimé grâce au pouvoir hallucinatoire du haschich. Ce dernier thème a déjà été exploré par Nerval, au travers du personnage d'Avicenne mais aussi de Youssouf qui s'abandonne au haschich pour convoquer l'image d'une belle inconnue. Dans un chapitre intitulé " les propos des assassins ", Jarry produit un texte singulier, annonciateur de l'écriture automatique des surréalistes et d'un théâtre qui donnera licence à l'absurde, par exemple chez Beckett ou Witkiewicz. Ce texte est influencé par les études de Maury et d'Hervey de Saint-Denis sur les rêves.

Ces auteurs analysent les rêves comme une activité de la pensée émancipée des contraintes logiques qui nous sont imposées à l'état de veille, émancipation qui favorise des associations d'idées inattendues. Dans ce chapitre dit du " propos des assassins ", les personnages entreprennent un dialogue où les liaisons entre les idées sont ténues. Tel ce passage entre le jeune médecin Nosocome et le poète Pyast :

Nosocome : L'enfer est de l'espace à dix dimensions

Pyast : Passe tes dimensions, il y en a neuf honorables (les 9 cercles)

Nosocome : Il y a les trois plus le creux... (les 3 dimensions de l'espace)

Pyast : Le pneu... (le pneu est un cercle creux)

Nosocome : Le temps... (le temps cyclique, l'éternel retour)

Pyast : Et réciproquement. Le présent a les dimensions de l'espace.

Nosocome : La logique c'est le marteau du raisonnement.

Jarry et la toxicomanie

Dans ce roman, écrit dans une veine symboliste, l'hallucination joue aussi un grand rôle. Le personnage de Sengle est un soldat qui s'efforce de se faire réformer, et qui ne supporte les jours qui passent qu'en faisant surgir en lui, l'image hallucinatoire d'un être aimé, son jeune frère, son " double ", nommé Valens. Il n'échappe pas aux connaisseurs de l'œuvre de Jarry (N. Arnaud, Alfred Jarry, La table ronde, 1974) que cet "adelphisme " (amour du frère) évoque un amour homosexuel, un amour impossible à assumer, où l'acte charnel est impossible. Sengle, une fois réformé, retrouvera d'ailleurs son frère Valens, l'embrassera sur la bouche, en perdra l'esprit, et terminera ses jours à Sainte-Anne. L'impossibilité à vivre son homosexualité est un élément déterminant de l'alcoolisme et de la toxicomanie (au haschich, à l'éther et l'opium) de Jarry.

Puis, de son enfermement progressif dans une forme d'existence où il tentera d'incarner " dans la vie " le Père Ubu, l'ineffable et odieux personnage qu'il avait créé " pour la scène ".

C'est au cours de son service militaire, donc, que Jarry découvre le haschich, grâce à un soldat, interne des hôpitaux dans le civil, du nom de Maurice Dide, futur médecin-chef des asiles, docteur es lettres et auteur de plusieurs ouvrages de psychiatrie. Les deux hommes se lient d'amitié et combattent ensemble l'abrutissement inhérent à la vie de caserne. Dide apportera son aide à Jarry afin qu'il simule au mieux les pathologies susceptibles de le faire réformer. Ces épisodes de vie hospitalo-militaire nourrissent le roman et Dide y apparaît sous le nom de Nosocome.

Le temps et l'hallucination

La parenté entre ivresse cannabique et état amoureux tient à leur analogue puissance hallucinatoire. Sengle, l'amant esseulé, est envahi par l'image de l'être aimé. Il découvre alors que " la vraie cause métaphysique du bonheur d'aimer " n'est pas dans la communion de deux êtres, mais dans une " jouissance " liée à l'hallucination de l'image de l'être aimé. L'hallucination de cette image permet " de vivre deux moments différents du temps en un seul ", puisque l'hallucination est simultanément une image présente et une image remémorée. Expérience " métaphysique ", conclut Jarry, car, la coïncidence des deux temps, " passé " et " présent ", implique une sortie du temps linéaire, et par conséquent elle permet de " vivre authentiquement un moment d'éternité, soit toute l'éternité, puisqu'elle n'a pas de moment ". La logique est bien le marteau du raisonnement ! Jarry créera d'ailleurs une nouvelle science du nom de pataphysique et énoncera nombre d'axiomes et de théorèmes, l'un des mieux démontrés, étant celui qui prouve que la surface de Dieu tend vers zéro.

Mais par delà les jeux avec la logique, Jarry se sera interrogé sur l'hallucination, comme moyen d'accéder à la jouissance, avant que Freud ne parle de satisfaction hallucinatoire des désirs dans les rêves.

L'usage du haschich au XIXe siècle un moyen somme toute ludique de perturber la conscience, de neutraliser les défenses du moi et de dépasser les contraintes logiques et morales afin d'entrevoir un esprit lancé " en roue libre ".

Si les recherches des poètes et des psychanalystes sont dissemblables, en raison de fins distinctes, il n'en reste pas moins que Freud, parce qu'il était un homme créatif, a su faire ce travail de libération de son propre esprit vis-à-vis des contraintes morales et logiques de son temps, et l'on sait à quel point, l'art, les mythes et la littérature ont contribué à ce travail de libération.



Portrait de Théophile Gautier
H. Mailly, 9 mai 1867

Un fumeur oriental,
Gérome



L'allumeuse de Narguilé,
Gérome